



1865-1867



UN grand nombre de chiens fauves sont rentrés de l'élevage ; il s'agissait de les mettre en meute, et je les mène sur les montagnes, absolument nues, du Menezc'hom, entre Châteaulin et la baie de Douarnenez.

Cette exhibition fit sensation : l'aspect de cette meute nombreuse était splendide et saisissant, l'admiration absolument générale.

Tous ces grands et beaux chiens, sous poil rouge brique, tous pareils, à tel

point que nous seuls pouvions les distinguer les uns des autres, étaient d'une conformation si uniforme, que l'on disait d'eux : Ils sont jetés dans le même moule.

La vue de cette meute, hardée et frémissante avant le découplé, au moment de l'écoute, donnait vraiment un spectacle unique.

Ces chiens, si distingués de formes, d'une si grande beauté, et en même temps si gros et si forts, en imposaient réellement.

Un ami, étranger à la Bretagne, qui les regardait un jour, groupés au rendez-vous, et qui ne les avait jamais vus chasser, fit cette réflexion : « C'est extraordinaire ; on dit qu'ils sont si vites, et pourtant ils ont une apparence massive avec leurs membres énormes et leur grosseur. »

Je ne répondis qu'un mot : « Tâchez de les suivre tout à l'heure, ce dont je

doute, car quelques minutes après le découplé, vous ne les entendrez déjà plus et vous ne les reverrez jamais. » Prophétie qui fut confirmée avant la fin de la journée.

Il avait cependant vu le débucher, et il avait compris, en voyant les chiens s'allonger en plaine et passer par dessus les obstacles, quelle était leur puissance.

Mon chenil était, du reste, admirablement entretenu, et cela contribuait beaucoup à la santé, et par suite à la force des chiens.

Les membres du Jury des Expositions et les visiteurs s'étonnaient du brillant et de la propreté de ces chiens, dont la peau était aussi nette que celle des petits animaux de salons, et on me demandait quel était le secret de mes hommes pour arriver à ce résultat que plusieurs veneurs n'ont jamais pu atteindre.

Je n'ai pas fait mystère de ce secret,

très simple, pourvu qu'on fasse les frais nécessaires : chenils très vastes, très aérés, absolument propres en tous points, promenades aux chiens et soins d'hygiène perpétuels, pansage quotidien.

Quand je faisais mon inspection, il fallait, pour preuve, que je puisse passer la main, en appuyant, sur le dos de trente chiens successivement, sans que le gant fût sali.

Cette épreuve, très prompte, est absolument décisive pour le contrôle.

Leurs premiers animaux de chasse furent les étalons et les pouliches de deux à trois ans qui galopaient vigoureusement devant eux. Grâce à la vitesse de nos chevaux, à la puissance de nos fouets et à la non moins sévère intervention de mes piqueux, nous arrivâmes à rendre ces véritables et presque indomptables fous un peu plus sages, et nous primes de vitesse, je ne dis pas forcés,

plusieurs renards et un grand nombre de lièvres.

Plus tard, plusieurs prises de louvarts, d'octobre à fin de décembre, commençaient à faire espérer que tout irait enfin pour le mieux, et je me décidai à attaquer, en grande forêt, deux grands louvarts, seuls de leur portée, fait unique peut-être.

Il s'agissait de les séparer, ce qui était facile en donnant une attaque d'un petit nombre de chiens, ce qui réussit admirablement. Les trois chiens de rapprocher et leur animal vinrent passer à cent cinquante mètres de la meute ; tout avait été préparé, et les chiens découplés, étaient hardés par dix, la corde passée dans les anneaux des colliers, de sorte qu'au commandement : lâchez, tous étaient libres à la fois.

Jamais je n'ai vu de chasse menée avec une vitesse aussi folle ; un quart d'heure après, l'animal, affolé, et allant toujours

tout droit, était pris de vitesse. Cinq minutes plus tard, quand j'arrivais, le premier, à la mort, il était déjà déchiré. J'ai encouragé les chiens et je l'ai laissé hacher. Deux jours après, j'attaquais l'autre loup avec toute la meute, à onze heures du matin, sur la brisée. Les jeunes se mettent à rapprocher avec leurs aînés ; lancé splendide et chasse répercutée par tous les échos de la forêt ; souvent on ne savait pas au juste où était la chasse, on croyait l'entendre partout et pourtant la meute formait toujours un groupe tout à fait compact ; chasse aussi vite que possible, mais sous taillis.

Au bout de deux heures et demie, l'animal, gardant toujours ses distances, je me décidais, au moment où les chiens passaient près d'une source, à arrêter dix minutes pour leur faire boire de l'eau. Nous convenons, mes deux piqueux et moi, d'encourager à la reprise le plus

possible les jeunes chiens et de sonner continuellement à côté d'eux, ce qui fut fait.

A quatre heures le loup nous arrivait dans un carrefour, accompagné par tous les chiens et les yeux paraissaient rouges de sang ; il ne put se retourner, et au passage trois fouets purent lui caresser l'échine ; mais il ne devait pas se rendre encore, et ne tombait qu'à cinq heures, et sans abois, couvert par les chiens.

Quel contraste ! Moins d'une demi-heure pour l'un, plus de cinq heures pour l'autre, et je n'aurais probablement pas pris ce dernier ce jour-là, si je n'avais pas arrêté les chiens pour se reposer et boire.

Quelques jours après, je chassai chez mon excellent ami, que j'ai eu le malheur de perdre depuis, Césaire de Poulpiquet, devenu mon voisin par suite de son mariage avec mademoiselle de la Roque. Au moment de l'attaque, à l'extrémité

du bois du Duc, j'étais un moment descendu de cheval, ainsi que mes piqueux. Un homme était chargé de tenir les trois chevaux ; mais ils commencent à se battre. L'homme, jeune encore, prend peur et se met à crier. Nous arrivons vite.

Les trois bêtes étaient à ce moment roulées par terre dans une large douve profonde, prises et enchevêtrées dans les brides et les martingales. Pendant que nous procédions au sauvetage, en nous garant le mieux possible des ruades furieuses, la jument d'un des piqueux, dont il avait fallu déboucler la bride, s'échappe ; une quarantaine de chiens fauves, qui n'avaient pas encore lancé et étaient revenus sur nos traces vers le carrefour, voyant un animal passer à toute vitesse, prennent chaudement la voie.

Nous achevons de remettre les choses en état et nous partons, un piqueur et moi, à la suite. Nous voilà enfin sortis

du bois du Duc, et nous descendons au galop de course la pente rapide et ravinée de la montagne de Locronan ; nous voilà au bourg.

Les cinq gendarmes nous crient : « Pas de malheur, la chasse continue vers le château du Vieux-Chatel. »

Elle s'est terminée dans ma cour : la grille était ouverte et, heureusement, la porte de l'écurie aussi. Il y avait là un petit valet d'écurie qui, bien inspiré, en voyant les chiens arriver à la grille, eut la vague idée de ce qui se passait, et eut le temps de fermer la porte de l'écurie ; il put ensuite faire rentrer les chiens au chenil en les précédant avec la soupe.

Nous arrivions à ce moment, et l'épouvantable correction allait commencer ; il le fallait, car un cheval tombé aurait été mangé, et son cavalier aussi.

Je m'étais déjà servi, mais sur quelques chiens seulement, d'un collier de force



de mon invention, très grande épaisseur et pointes fortes et aiguës à l'intérieur, avec deux gros anneaux de chaque côté à l'extérieur.

Il fallait, cette fois, une exécution complète, et sept hommes furent mis en réquisition. Trois pour maintenir sous les fouets les chiens, qui ne demandaient qu'à nous charger, et quatre en fonction pour chaque chien passé au collier, deux sciant tout le temps au moyen des cordes passées aux anneaux, et les deux autres fouettant ferme l'un après l'autre. Il avait été convenu que chaque chien recevrait soixante coups de fouet.

Avant la fin de l'opération, tous tremblaient, ils étaient presque matés, je dis presque, car il fallut recommencer peu après, trois chiens ayant été tués et mangés au chenil à la suite de batailles.

Enfin ils furent créancés de la façon la plus complète, et il suffisait à un

piqueur de crier, même de loin, pour arrêter les batailles, et en chasse tous restaient sur place, même avec l'animal en vue, au commandement : arrête.

Chaque jour, le soir, à l'heure de la soupe, tous les récipients étaient rangés dans la cour, puis le piqueur sortait ; les chiens se mettaient sur une seule ligne, impatients, mais immobiles. On les laissait ainsi plus ou moins longtemps, puis on rentrait ; quelques chiens étaient appelés un à un et quittaient le rang pour venir manger. Enfin, au mot *soupe*, tout le reste s'ébranlait avec impétuosité.

Ce résultat obtenu, je fus encore plus satisfait de ces chiens que de mes anciens bâtards. Devenus dociles et gardant leur acharnement sur le loup, c'était un plaisir de chasser avec eux, et les hallalis se succédaient rapidement.

J'avais, parmi mes fauves, un chien

bien remarquable, sa finesse de nez était vraiment extraordinaire, et nous en étions arrivés à chasser partout le loup à la billebaude ; on prenait tout un pays qu'on traversait au trot des chevaux, à partir de dix à onze heures du matin, quelque fût le temps.

Tôt ou tard *Midas* croisait une voie de loup ; nous suivions, on rapprochait parfois jusqu'à douze ou quatorze kilomètres, mais on était certain de lancer ; il fallait, sur ces rapprochés, mettre les chevaux au galop de chasse ; *Midas* criait seul de temps en temps, les autres avaient en lui une confiance absolue et suivaient, mais n'ayant guère et même pas du tout connaissance de la voie ; ils s'y mettaient peu à peu, et le groupe finissait par crier avec un certain ensemble jusqu'au cri formidable du lancé sur la reposée momentanée.

Nous trouvions les loups à cette épo-

que moins souvent dans les bois que sur les ras de ces immenses solitudes de Menezc'hom, et plus loin la ligne des montagnes d'Arrée et des montagnes Noires. Ils se dérobaient souvent, mais arrivés à la reposée, les chiens criaient d'ensemble et prenaient toute leur vitesse.

C'est à ce moment que j'eus à mes chasses, en même temps que Césaire de Poulpiquet, quelques amis que je n'ai pas encore nommés : Alfred Hervieu, mon ami d'enfance, cavalier consommé, trompe admirable, qui, jusqu'à cette époque, n'avait pu assister très régulièrement aux réunions ; son cousin, Paul de Penanros ; mon cousin, Charles du Fretay, quelques chasseurs des Côtes-du-Nord, et entre autres M. Carré-Kerisouët, dont la meute excellente prenait tant de sangliers.

Ces derniers avaient peine à croire à nos prises de loups si rapides avec des

chiens qui n'avaient pas de sang anglais. Enfin, pari fut fait de prendre six loups de rang, fin d'octobre, et sans choisir notre terrain de chasse, en moins de trois quart d'heure chacun, à partir du laissez-aller des chiens d'attaque ; et il était bien spécifié qu'on n'aiderait la meute ni de la dague ni du fouet, les loups devaient mourir dans le délai convenu, étranglés par les chiens.

Ces Messieurs avaient fait venir leurs chevaux pour suivre de près. Le pari fut gagné avec la plus grande facilité en quatre journées de chasse.

Mes détracteurs incrédules avaient parfaitement compris et disaient à l'halali du sixième loup : « Vos chiens mordent, tout est là. »

Peu après je lançais un grand loup au bois de Kerjean, près de la forêt de Conveau ; ce bois, à un certain endroit, se rétrécit énormément et a une pente très

accentuée. J'avais vingt-quatre chiens hardés au haut, les cordes passées dans les anneaux des colliers, les huit chiens d'attaque passent au-dessous de nous : Lâchez !

J'étais déjà à cheval, sans cela j'aurais perdu immédiatement la chasse et serais resté en arrière avec cette vitesse supérieure encore à leur chasse ordinaire. Au débuché, le loup était tellement accompagné par tous les chiens qu'il ne peut entrer à Conveau et prend la plaine pour tomber à bout d'haleine après vingt-cinq minutes de chasse.

Ce grand loup avait dû manger la nuit précédente, sans cela il n'aurait pas été pris tout à fait aussi vite, malgré les circonstances de cette chasse.

J'ai vu souvent des chasses à peu près semblables dans les environs de Redon. J'étais bien jeune encore, et c'est à l'école de ces maîtres en vénerie, si parfaits, que



j'ai appris toutes les difficultés de la poursuite du loup ; ces Messieurs avaient des chiens splendides, des chevaux excellents.

Aussi quels magnifiques hallalis, mais après, quelles longues retraites dans ces immenses plaines du pays de Redon.

J'ai chassé là avec Messieurs de Pioger, le Bastard de Villeneuve, de Rengervé, de Chappedelaine, du Halgouët, de Fouché et de la Fruglaye.

La prise des autres loups de ces saisons n'offre rien de particulier.

